

La singulière activité du Docteur Horace Bianchon par Honoré de Balzac (1799-1850)

*The singular activity of Doctor Horace Bianchon
by Honoré de Balzac (1799-1850)*

par Louis-François GARNIER*

L'œuvre considérable d'Honoré de Balzac (1799-1850) (Fig. 1) qu'est *La Comédie humaine*, regroupe plus de 90 romans avec quelques 2742 personnages dont près du quart réapparaît dans plusieurs romans, et qui sont liés par des liens hiérarchiques ou familiaux pouvant inclure des conflits d'intérêts et des relations amoureuses contrariées. À la rédaction initiale se surajoutent les multiples corrections des épreuves d'imprimerie, faisant « le cauchemar des ouvriers typographes »¹ et témoignant d'un « effort gigantesque »². La relation entre médecine et littérature est alors une idée nouvelle, car, avant Balzac, la littérature romantique s'efforçait de bannir tout ce qui pouvait être synonyme de vulgarité et n'était guère propice à la médecine et « si, par hasard, on y rencontre un médecin, il n'a de médical que le nom et c'est bien plutôt un philosophe simple interprète des idées de l'auteur »². Le personnage romanesque qu'est le Docteur Horace Bianchon réapparaît dans trente et un textes achevés ou non (sur cent soixante-cinq !)³⁻⁴. Horace Bianchon, « pourvu, comme seule

Séance du 24 novembre 2023

* garnierlouisfrancois@gmail.com

fortune, d'une énergie démesurée »⁵, revient souvent qu'il n'est qu'un « protagoniste de second plan » et « physiquement très peu décrit »³. En effet, alors que d'autres personnages sont décrits en détail, Balzac n'estimera pas nécessaire de nous présenter précisément Horace Bianchon. Il ne le décrira que tardivement de façon peu flatteuse dans *La Muse du département* (1843) avec l'aspect d'un notable sous la forme « d'un gros et gras médecin avec un air patriarcal et décoré de la Légion d'honneur ». Dans son approche psychanalytique, Alexandre Mikhalevitch souligne la « proximité d'initiales » entre Horace Bianchon (H.B) et Honoré de Balzac (H de B) qui incite « même à se demander si le travail



Fig. 1 - Honoré de Balzac (1799-1850) en 1842 (Daguerrotype de Louis-Auguste Bisson).

romanesque, alors, cherche à occulter une disgrâce physique commune à l'auteur et à son personnage »³. De telles initiales « de substitution » sont à rapprocher du fait que, né Honoré Balzac (H.B), l'écrivain ne se dotera d'une particule (H de B) qu'à partir de *La Peau de chagrin* (1831), les initiales d'Horace Bianchon étant, en quelque sorte, un retour à la source. C'est en 1819 que Balzac obtient de rester à Paris pour devenir homme de lettres⁶ et où, fréquentant le Muséum d'histoire naturelle, il s'intéresse aux théories de l'anatomiste Georges Cuvier (1769-1832) et du naturaliste Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844). Ce n'est donc pas un hasard si, dans *Le Père Goriot*⁴, le jeune Bianchon suit les cours de Georges Cuvier qui est alors professeur au Collège de France depuis près de vingt ans et titulaire de la chaire d'Anatomie comparée.

Le carabin Horace Bianchon « est chargé d'exprimer, au début des années 1820, des positions libérales que Balzac reniera en 1832 » puisque « Balzac, durant la Monarchie de Juillet, se présentera comme un champion du légitimisme politique, de la religion catholique et des valeurs familiales les plus conservatrices »³ et ce malgré son attrait pour les sociétés secrètes. Sur les trente et un textes où apparaît Bianchon, dix-huit se situent sous la Monarchie de Juillet allant de *La Peau de chagrin* (1831) au *Curé de village* (1844) alors même que Bianchon est « à l'apogée de la carrière scientifique, médicale et sociale »³. La médecine de l'époque est marquée par le fait

que « de 1800 à 1830 il y a eu constamment des innovations médicales, et pas seulement en chirurgie »³. Sous la Restauration le médecin devient un notable et « aucun des praticiens de l’Ancien Régime n’était parvenu à la notoriété qui fut celle de Corvisart (1755-1821) ou de Laennec (1781-1826) »⁶. Dans le contexte troublé de la Restauration et de la



Fig. 2 - « *Primo saignare, deinde purgare, postea clysterium donare* » Lithographie d’Honoré Daumier (1808-1879) parue dans *La Caricature politique, morale littéraire et scénique* (1833).

Monarchie de Juillet, Fig. 2 « les professeurs en quête de clientèles étudiantes n’hésitent pas à intégrer les allusions politiques à leurs stratégies de séduction, faisant des facultés de médecine française des lieux fortement politisés et plutôt contestataires »⁸. Les étudiants d’alors étaient « ces jeunes gens nés trop tard pour Napoléon et freinés dans leur élan par la gérontocratie de la Restauration »⁴. À cette époque, « entreprendre des études médicales aux débuts de la Restauration revenait à supporter encore les effets de la désorganisation de la formation médicale et du système d’assistance pendant la période révolutionnaire » où coexistaient des « docteurs » soignant les riches et des officiers de santé, formés hâtivement et voués à la médecine des pauvres³. Il conviendra d’ailleurs de noter qu’Horace Bianchon deviendra à la fois « un médecin en vogue, mais aussi un médecin des pauvres »³. L’enseignement médical se fait de façon totalement innovante, au lit du malade, l’étudiant devant, en outre, fréquenter les salles de cours et les amphithéâtres de dissection. Dans *Le Médecin de campagne* le docteur Benassis, examinant un petit paysan poitrinaire, « lui frappa sur la poitrine en écoutant le bruit qu’y produisaient ses doigts ; puis, après avoir étudié des sons de sinistre présage, il ramena la couverture »⁹. Balzac « passe à juste titre pour avoir introduit dans son cycle un nombre significatif de personnalités médicales, réelles ou fictives »³ et va « donner à la profession médicale une large place dans la Comédie Humaine (...) en s’inscrivant dans les progrès incessants des sciences physiques et naturelles auxquelles la médecine est liée étroitement » et l’on verra « le médecin partout honoré se frayer un chemin et atteindre facilement les plus hautes sphères de la société »¹⁰.

Dans *Le Médecin de campagne* (1833)⁹, Balzac fait dire au docteur Benassis que « aujourd'hui la science médicale touche à toutes les sciences, et s'y distinguer est une gloire difficile, mais bien récompensée ». Malgré son dévouement et sa réputation, les succès thérapeutiques du docteur Bianchon s'avèreront finalement assez restreints puisque « sur dix-neuf cas recensés, Bianchon ne peut s'enorgueillir que de cinq réussites »³. Ces résultats assez médiocres sont observés malgré un indéniable savoir-faire puisque « le docteur Bianchon a longtemps pratiqué la chirurgie avant de se livrer à la médecine »¹¹ en sachant que « le romancier ne nous précisera pas les raisons pour lesquelles Bianchon renonça à la chirurgie alors qu'il était le plus brillant disciple du célèbre chirurgien Desplein-alias Dupuytren »³. Il est vrai que les pathologies sont variées et encore difficilement accessibles à la médecine de l'époque, allant de la « maladie vénérienne exotique » à l'hystérie de conversion en passant par la « pulmonie » (*sic*) avec, bien souvent, sa connotation phtisique. C'est ainsi que « Balzac associe-t-il Bianchon, tenant de l'École de Paris, à l'échec thérapeutique, alors qu'il n'avait rien à se reprocher »³.

Le personnage d'Horace Bianchon est en partie inspiré de Jean-Baptiste Bouillaud (1796-1881) né le 16 septembre 1796 d'un père tuilier dans la petite commune de Garat qui fait dorénavant partie de l'aire urbaine d'Angoulême (Charente) où il fera ses études secondaires et où une place porte son nom d'autant qu'il fut député de ce département entre 1842 et 1846. C'est sur les conseils de son oncle, le chirurgien-major Jean Bouillaud (1762-1829) qui lui légua sa modeste fortune, que Jean-Baptiste Bouillaud décide de faire ses études de Médecine à une époque où nombre de villes universitaires de province n'avaient qu'une École de Médecine ne permettant pas d'y faire la totalité du cursus. Nommé interne à Paris en 1819, il abandonne son projet d'être médecin de campagne, car il est attiré par la recherche médicale. Il est vrai que même si la littérature comme *Le Médecin de campagne* écrit par Balzac (1833)⁹ exalte le médecin de campagne exerçant avec dévouement son art dans des conditions difficiles, la plupart des jeunes médecins « frottés d'urbanité au moins pendant leurs études, imaginent mal de s'installer dans l'isolement des campagnes alors que la ville, avec ses cercles, ses théâtres et sa vie sociale, apparaît comme le seul refuge de la civilisation » 8. C'est en 1823 que Bouillaud devient docteur en médecine et l'année suivante il publie un *Traité des maladies du cœur et des gros vaisseaux* avec l'anatomiste et cardiologue breton René-Joseph-Hyacinthe Bertin (1757-1828), suivi un an plus tard d'un *Traité clinique et physiologique de l'encéphalite, ou inflammation du cerveau*

et ceci lui vaudra de devenir membre de l'Académie royale de médecine à l'âge de 30 ans et où il pourra côtoyer Dupuytren. En 1831, Bouillaud est nommé médecin des Hôpitaux et professeur à l'hôpital de la Charité de Paris (détruit en 1935 pour faire place à la nouvelle Faculté de Médecine) et c'est en 1840 qu'il publie son *Traité clinique du rhumatisme articulaire* et de la loi de coïncidence des inflammations du cœur avec cette maladie qui portera son nom. Bouillaud avait comme autre maître, non moins prestigieux, François Joseph Victor Broussais, (1772-1838) originaire de Saint-Malo, comme Chateaubriand (1768-1848) avec lequel il lui arrivait de se baigner dans la Rance. C'est ainsi que le personnage d'Horace Bianchon a pu être inspiré en partie par le médecin bien réel que fut Bouillaud, mais aussi, et peut-être surtout, par Émile Regnault (1811-1862) qui était lui aussi étudiant en médecine originaire du Berry et ami intime de George Sand (1804-1876) et de Jules Sandeau (1811-1883)³. Comme Horace Bianchon que Balzac fait naître à Sancerre, en 1797, d'un père médecin dont nous ne saurons rien de plus, Émile Regnault est né à Sancerre. Il devient docteur en médecine en 1836 puis quitte Paris l'année suivante et poursuit sa carrière en tant qu'inspecteur des Eaux thermales de Bourbon l'Archambault dont il deviendra maire. Bouillaud de même que Bianchon sont issus de milieux simples et Bouillaud vivra à Paris, où il arrive en janvier 1814, l'existence d'un étudiant pauvre dans une modeste pension du Quartier latin, la Maison-Vauquer au bas de la rue Tournefort, ancienne rue Neuve-Sainte-Genève, et « la description de cette pension occupe les huit ou neuf premières pages du *Père Goriot* »^{4,12}. C'est dans cette pension qu'on pouvait rencontrer, outre les sept pensionnaires, « bon an, mal an, huit étudiants en Droit ou en Médecine » et deux ou trois habitués pour le dîner seulement de telle sorte qu'il pouvait y avoir jusqu'à une vingtaine de convives. Dans *Le Père Goriot*⁴, le jeune Horace Bianchon est pensionnaire de la pension Vauquer et apparaît comme un de ces « infortunés étudiants qui ne pouvaient mettre que quarante-cinq francs par mois à leur nourriture et à leur logement » et que la logeuse n'appréciait guère car « ils mangeaient trop de pain ». Bianchon apparaît comme étant un carabin facétieux et « marqué a priori par la pauvreté, mais sans trop de gravité »³ en sachant qu'« à ces frais de logement s'ajoutent des frais d'inscription élevés, car les universités sont soumises à la règle de l'autofinancement. En France il faut compter 1 000 francs de droits divers pour accéder au doctorat, mais l'investissement total est estimé à 12 000 ou 15 000 francs dans les années 1830 »⁸ en considérant qu'un franc de l'époque équivaut à environ trois euros de nos jours¹. La fiction coexiste avec la réalité de façon étroite

dans l'œuvre de Balzac pour lequel la limite entre le réel et le romanesque pouvait être ténue avec « une porosité de la frontière entre imagination et réel »¹. En outre existe une sorte de contraction de l'espace-temps selon un « phénomène de rapprochement progressif entre l'évènement romanesque et le moment où Balzac s'accapare l'évènement. *Les Chouans* correspondent à un recul de trente années et Bette à un décalage de trois »² dans une sorte de course contre lui-même. *La Comédie humaine* est « un monde complet et fermé de même que le monde réel avec lequel parfois il interfère »⁵. Un personnage romanesque peut aussi bien rencontrer des individus historiques que fictifs, ces derniers existant tout autant dans l'esprit du romancier, car « des compagnons de vie, Balzac a été perpétuellement préoccupé de s'en forger »⁵ et « pour autant que le talent romanesque consiste à créer des êtres plus vivants que les vivants et un monde plus vrai que nature, Balzac est un des plus grands parmi les grands romanciers »².

La mort du Père Goriot est le moment où Bianchon va devoir s'impliquer dans l'agonie de ce « vieillard de soixante-neuf ans environ » qu'est le Père Goriot (Fig. 3) victime d'une apoplexie consécutive à l'intense émotion ressentie face à l'altercation de ses filles tellement aimées. La localisation supposée de l'apoplexie est frontale en l'absence d'aphasie ou de paralysie manifeste. En effet, la situation clinique est bien différente de celle qui affecte Balthazar Claës, à la fin de *La Recherche de l'Absolu*¹¹, chez lequel « quand la paralysie eut cessé par degrés, elle resta sur la langue qu'elle avait spécialement affectée ». Cependant, dans les deux cas est retrouvé l'intérêt de Balzac pour « la physiologie du cerveau »¹⁰, car « tout est bien bizarre dans ces sortes de maladie » dit Bianchon. La situation est dominée par une céphalée violente et diffuse^{4,13} : « j'ai quelque chose qui me presse le front, une migraine (...) Oh ! Je souffre,



Fig. 3 - Le Père Goriot (1842)
par Honoré Daumier (1808-1879)
BnF, département des estampes et de
la photographie.

la tête me tire (...) je souffre horriblement (...) ma tête est une plaie (...) si l'on m'ouvrait la tête, je souffrirais moins (...) J'expire, je souffre un peu trop ! Coupez-moi la tête laissez-moi seulement le cœur », ce cœur qui par ailleurs fonctionne très bien ; « la machine va toujours » conclura le jeune interne en ayant pris le pouls du malade en rajoutant « mais dans sa position, c'est un malheur, il vaudrait mieux qu'il mourût ! » Le Père Goriot s'exprime clairement même s'il semble quelque peu délirer avec des périodes d'agitation, mais aussi de récupération, classiquement décrites bien qu'inconstantes¹³ avec « des mieux et des rechutes alternatives d'où dépendraient la vie et la raison du bonhomme » avec une expansivité de l'humeur de type frontal¹³. Dès le début, le jeune interne est sans illusion sur le pronostic vital en disant « À moins que je ne me trompe, il est flambé ! ». Il n'y a cependant pas de cynisme dans cette expression de Bianchon, car, même si « le bonhomme n'a pas deux jours, n'a peut-être pas six heures à vivre, cependant nous ne pouvons pas cesser de combattre le mal. Il va lui falloir lui donner des soins coûteux. Nous serons bien ses gardes-malades ». Le jeune interne a une véritable empathie et une affection pour son patient en disant « les médecins qui ont exercé ne voient que la maladie ; moi, je vois encore le malade ». Bianchon se distingue alors notablement de ses maîtres et confrères par l'attention accordée à la psychologie des malades. Il fait venir un médecin avec des sinapismes puis « les sangsues mises sur le corps appauvri du bonhomme furent accompagnées de cataplasmes, de bains de pied, de manœuvres médicales... » Et enfin « le Père Goriot était maintenu par Bianchon et opéré par le chirurgien de l'hôpital, sous les yeux du médecin. On lui brûlait le dos avec des moxas, dernier remède de la science, remède inutile » et c'est finalement en désespoir de cause qu'il préconise de mettre « de l'opium sur le diaphragme »⁴. Les moxas ou moxibustion étaient des cylindres de coton que l'on brûlait directement sur le malade⁴ et cette méthode était très utilisée en France au XIX^e siècle, surtout vis-à-vis des maladies chroniques pour stimuler le système nerveux. Balzac en utilise le terme en guise de métaphore à plusieurs reprises, notamment dans la Physiologie du mariage et dans *Le Cousin Pons* : « aucun ennui, aucun spleen ne résiste au moxa qu'on se pose à l'âme en se donnant une manie ». Les détracteurs de Balzac ne manqueront pas de lui reprocher ce genre de détails en disant : « on croirait assister à une visite d'hôpital, à un concours de pathologie ou de clinique »¹⁰. Le dévouement du jeune interne, pourtant désargenté, ne s'arrêtera pas là puisque, après avoir pris des dispositions et payé de sa poche un office religieux minimaliste « à une époque où la religion n'est pas assez riche pour prier gratis », il fut incapable de donner un

pourboire aux fossoyeurs du Père-Lachaise au point qu'il lui fallut emprunter vingt sous au domestique de la pension de famille. En définitive, le jeune étudiant en médecine qu'est Horace Bianchon nous apparaît comme étant « un thérapeute dévoué et déjà fort compétent, doublé d'un humaniste »³.

De Desplein à Dupuytren, il n'y a qu'un pas, car la chirurgie n'est pas en reste avec Desplein inspiré de Guillaume Dupuytren (1777-1835)¹⁴ (Fig. 4) qui est « le plus grand nom de l'époque et qui (...) exerce sa science avec un art incomparable »⁸. À l'instar de ses modèles, le jeune Bianchon est lui aussi un brillant étudiant en médecine lorsqu'il fait une courte apparition lors du bal donné par César Birotteau (écrit en 1837). C'est en 1821 que le jeune Bianchon, encore interne, est l'élève préféré du célèbre chirurgien Desplein qui lui fait totalement confiance au point qu'ils sont presque inséparables dans *La Messe de l'Athée* (1836)¹¹. On y verra le jeune interne surprendre son maître en train d'écouter une messe dans l'église Saint-Sulpice alors que ce dernier se présentait comme résolument athée « sans pitié pour les anges qui n'offrent point prise aux bistouris et ne peuvent avoir ni fistules ni gastrites »¹¹. Le grand chirurgien lui avoue assister à la messe quatre fois l'an en mémoire



Fig. 4 - Guillaume Dupuytren (1777-1835). Lithographie (vers 1842) par Nicolas-Eustache Maurin (1798-1850).

d'un vieil homme pieux qu'il n'a pu sauver. Ce Desplein est alors un éminent professeur de médecine mais, issu d'un milieu pauvre, il n'a pu poursuivre ses études en tant qu'étudiant désargenté que grâce à l'intervention providentielle d'un simple porteur d'eau qui l'aidera financièrement afin qu'il puisse passer ses examens. En retour, Desplein le soignera avec le plus grand dévouement et fera dire quatre messes annuelles à l'église Saint-Sulpice à sa mémoire, et auxquelles « il n'avait pas honte d'assister »¹⁰. Ce personnage est inspiré de Dupuytren que Balzac cite à plusieurs reprises nominalement dans ses romans tout en ayant conçu, avec Desplein, un personnage à part entière. En parlant de Desplein inspiré de Dupuytren, Balzac dira que « la vie de cet homme si grand offrait beaucoup de petites choses pour employer l'expression de ses ennemis, jaloux de diminuer sa gloire »

et « la gloire et la science étant inattaquables, ses ennemis s'en prenaient à son humeur bizarre, à son caractère » de telle sorte que « aucun homme n'a inspiré plus de jugements contradictoires »¹¹. Entre le maître Desplein et l'élève Bianchon existe une grande estime réciproque de telle sorte que « Desplein ne manquait pas d'emmener Bianchon pour se faire assister par lui dans les maisons opulentes où presque toujours quelque gratification tombait dans l'escarcelle de l'interne, et où se révélaient insensiblement au provincial les mystères de la vie parisienne ; il le gardait dans son cabinet lors de ses consultations, et l'y employait ; parfois, il l'envoyait accompagner un riche malade aux Eaux ; enfin il lui préparait une clientèle »¹¹. C'est ainsi qu'en 1821, le jeune interne Horace Bianchon est envoyé par Desplein au chevet d'un malade près de Vendôme comme ceci est relaté dans *La Grande Bretèche* (1831). L'année suivante, en 1822, Horace Bianchon ne parviendra pas à sauver Coralie, la maîtresse de Lucien de Rubempré, ce jeune provincial épris de gloire littéraire des *Illusions perdues* et qu'on retrouve dans *Splendeurs et misères des courtisanes* (1838). En 1826 et à l'instar de Bouillaud, Bianchon est reçu dans le Tout-Paris. Provincial, mais devenu foncièrement parisien, il a renoncé à la chirurgie, sans qu'on sache pourquoi, malgré un maître prestigieux. Le lecteur peut ressentir « l'impression de l'avoir suivi pendant toute sa carrière (...) or c'est un pur effet de perspective (...), une illusion d'optique provoquée par le retour des personnages. (...) De fait, nous n'en savons pas grand-chose. A-t-il une liaison ? Je l'ignore. »¹⁵. Bon enfant, il aime les plaisanteries et animer les dîners mondains avec des anecdotes croustillantes mais « il n'est jamais le héros principal. Nous le voyons partout mais toujours dans l'ombre d'un autre. (...) C'est un comparse. Le plus important, le premier des comparses mais un comparse. C'est le témoin. Le philosophe qui commente. Le confident de tragédie »¹⁵. En 1828 Bianchon est amené à soigner aussi bien une riche aristocrate qu'un malade sans le sou dans *La Rabouilleuse* (1842). Nos deux amis prodiguent des soins indifféremment aux riches et aux indigents. En 1828 Horace Bianchon aide son maître à trépaner une jeune orpheline victime de sévices dans *Pierrette* (1840) et à partir de 1829 il est omniprésent, que ce soit au chevet du baron de Nucingen ou d'Esther Gobsek qui va s'empoisonner. Il tentera de sauver une jeune fille violée et devenue folle et l'on verra alors s'exprimer son intérêt, et celui de Balzac, pour les troubles psychologiques dans la continuité du médecin aliéniste Philippe Pinel (1745-1826). Bianchon sera le médecin de Raphaël de Valentin dans *La Peau de chagrin* (1831) qui a le pouvoir d'exaucer les vœux, mais ceux-ci, en retour, diminuent d'autant la taille de la peau et la

vie de son propriétaire. Ce dernier va, de ce fait, se retrouver prématurément vieilli avec une maladie rebelle à l'art médical et aux cures thermales. À partir de 1835, Horace Bianchon devient médecin à l'Hôtel-Dieu en obtenant une chaire avec le titre de premier médecin, décoré de la Légion d'honneur, pour devenir dans les années qui suivront l'un des plus éminents praticiens de Paris. C'est ainsi qu'il interviendra dans *Le Curé de village* (1845), *Le Cousin Pons* (1847), *La Cousine Bette* (1846) le dernier roman de Balzac qui nous dit que « Bianchon, qui soigna Desplein dans sa dernière maladie, n'ose pas affirmer aujourd'hui que l'illustre chirurgien soit mort athée »⁶. La postérité retiendra que le jour de la mort de Balzac, le 18 août 1850, son médecin, mais aussi ami et créancier, le docteur Nacquart (1780-1854) était à son chevet et rapporta ses dernières paroles : « Ah ! oui ! ... Je sais... Il me faudrait Bianchon... Il me faudrait Bianchon... » ». Même si l'anecdote reste hypothétique, elle souligne néanmoins à quel point ce personnage de roman pouvait être crédible, et en premier lieu pour son créateur.

RÉSUMÉ

Les dernières paroles de l'écrivain français Honoré de Balzac (1799-1850), avant sa mort, furent : « Il me faudrait Bianchon », mais le Docteur Horace Bianchon ne vint pas, car il était une personne fictive en étant l'un des personnages qui revient le plus souvent dans l'œuvre de Balzac qu'est *La Comédie humaine*. Même si l'anecdote reste hypothétique, elle signifie que, pour Balzac, la fiction coexistait avec la réalité dans une sorte de contraction de l'espace-temps. L'activité romanesque d'Horace Bianchon, d'abord en tant que pauvre étudiant à Paris, puis comme médecin renommé, fut singulière, en prenant soin des patients selon les possibilités des traitements médicaux en ce début du XIX^e siècle.

SUMMARY

The last words spoken by the French writer Honoré de Balzac (1799-1850) before his death were: « I need Bianchon », but Doctor Horace Bianchon never came, because he was a fictional person, being one of the most frequently recurring characters in Balzac's La Comédie humaine. Even if the anecdote remains hypothetical, it means that, for Balzac, fiction coexisted with reality in a kind of contraction of space-time. Horace Bianchon's novelistic activity, first as a poor student in Paris, then as a renowned doctor, was singular, caring for patients according to the possibilities of medical treatment at the beginning of the 19th century.

NOTES

- 1) LECOQ T. *Honoré et moi*. Le Livre de Poche L'Iconoclaste 2019
- 2) MAUPRAT A. *Honoré de Balzac. Un cas*. la manufacture 1990
- 3) MIKHALEVITCH A. *Balzac & Bianchon*. Honoré Champion 2014
- 4) BALZAC H de. *Le Père Goriot*. Préface de Félicien Marceau. Notice et notes de Thierry Bodin. Gallimard Folio classique 1971
- 5) PONCEAU A. *Paysages et destins balzaciens*. Ed. du Myrte Paris 1950
- 6) VIDALENC J. *La Restauration (1814-1830)* Que sais-je ? PUF N°1214 1978
- 7) MALET et ISAAC. *L'Histoire*. Marabout 1994
- 8) BARRAS V., CALLEBAT L., MUDRY P., *Histoire du Médecin*. (ouvrage collectif), Flammarion, Paris, 1999.
- 9) BALZAC H de. *Le Médecin de campagne*. Chronologie et préface par P. Citron. Garnier-Flammarion 1965
- 10) BOZZI J. *Balzac et les médecins dans la Comédie Humaine*. Le Mercure Universel 1930
- 11) BALZAC H de. *La Recherche de l'Absolu. La Messe de l'Athée*. Introduction de R. Abellio, notes de S. de Sacy. Le Livre de Poche 1967
- 12) BRUNEAU Ph. *Guide Balzac*. Hazan 1997
- 13) DE RECONDO J. *Principaux syndromes neurologiques*. Roussel 1978.
- 14) VAYRE P. *Guillaume Dupuytren (1777-1835) heurs et malheurs d'un caractère*. Histoire des Sciences Médicales – Tome XXXVIII-N°1-2004
- 15) MARCEAU F. *Balzac et son monde*. Gallimard 1986